

Les corporations qui avaient eu contre elles, un synode de Rouen, puis les capitulaires de Gharlemagne, les ordonnances de Philippe-le-Bel, de Charles V à l'époque où il était dauphin et régent, de Sully, les cahiers du Tiers-Etat au XVIIIe siècle, les cahiers de 1614, furent abolies par le physiocrate Turgot par l'édit du 12 mars 1776, ou dans un préambule rempli d'aspirations curieuses à étudier en cette veillée de révolution qui revendique la liberté industrielle comme inséparable de la liberté morale.

Rétablies le 28 août 1776, c'est-à-dire l'année même, Turgot avait été renversé par l'union des privilégiés dont il abolissait les privilèges, elles furent définitivement supprimées en 1791, par la Constitution.

Telle était la poussée de réaction contre le système corporatif qu'on alla, dès sa suppression, jusqu'à entraver et punir la formation des associations professionnelles.

On avait trop souffert de l'exclusivisme des corporations et on éprouvait le besoin de se réunir contre le retour de ce danger économique.

La liberté d'association étant le complément indispensable de la liberté du travail, le progrès économique est vite raison de cet excès de précaution et on en vint peu à peu à plus de tolérance.

La Révolution avait ouvert de nouveaux et radieux horizons, les cours baissent à l'unisson, pleins d'espoir en l'avenir du peuple le passé n'était plus qu'un vilain rêve.

La nécessité d'un groupement corporatif s'imposait d'une façon si impérieuse cependant que la société capitaliste a été obligée d'accorder aux travailleurs des franchises que précise la loi du 21 mars 1884 sur les syndicats professionnels.

Ce n'est pas encore la liberté d'association, mais c'est un premier pas vers cette liberté que réclament tous les socialistes et les amis des travailleurs.

G. LESUR.

Chronique Electorale

AU CANTON NORD-EST DE LILLE

AU BLEU GALANT

Bonne réunion que celle du Bleu Galant. Le citoyen FERRAND explique le programme socialiste et montre l'œuvre faite au Conseil municipal par Delory, le candidat du Parti Ouvrier. Il examine ensuite le rôle des élus socialistes qui sont acquis à la défense des intérêts des faibles, des opprimés, étant eux-mêmes du peuple.

DEVAIGNE développe la politique générale et critique justement les deux candidatures réactionnaires Fauchille, Batez-Rogez qui ne sont que les émanations des bénéficiaires.

Il énumère ensuite l'œuvre de Delory, son dévouement à la cause populaire, sa vie de militant, son activité incontestable au point de vue administratif, et dit, en ce que Delory est dans le domaine communal, il le sera dans le domaine départemental, affirmant sa supériorité d'administrateur hors ligne (vifs applaudissements).

Un ordre du jour soulignant la candidature de Delory, est voté à l'unanimité.

LA RÉUNION DE LA RUE DE LA LOUVIÈRE

La réunion organisée à l'Estaminet du Château a été un véritable succès pour la candidature de notre ami G. Delory ; la salle était archi-comble.

Notre ami V. Renard a passé en revue les actes du ministre Méline au point de vue politique et économique, actes desquels le pays a tant souffert, surtout la région du Nord.

Il annonce la condamnation de cette politique par le récent vote de la Chambre et la chute du cabinet des ralliés.

Ces paroles sont couvertes par des applaudissements unanimes.

L'orateur félicite les procédés des adversaires de la réception des Français à Lille en mettant à nu le soi-disant patriotisme de ceux qui aboient contre la Municipalité socialiste de Lille.

Un citoyen Renard qui à maintes reprises a été vivement applaudi, succède à notre ami G. Delory.

Le Maire de Lille montre les débats du Parti ouvrier qui s'est imposé à l'attention de la classe laborieuse par le bon sens de ses revendications.

Il fait justice des procédés de ses adversaires aux applaudissements enthousiastes des auditeurs, puis une à une, il passe en revue les nombreuses réformes accomplies par la municipalité en faveur des travailleurs.

LES DEUX GOSSES

PAR PIERRE DECOURCELLE

DEUXIÈME PARTIE

MAISON ZÉPHYRINE, LA LIMACE ET C^o

IV

EN EXIL

— Tu as compris, tu as deviné que je mourais loin de toi... loin de toi... Tu es venue... oh ! merci ! Maintenant Dieu nous a réunis... mes baisers te feront oublier les douleurs de cette séparation que je t'avais follement imposée.

Il vint ; et, dès la première minute, il leur sembla ne s'être jamais séparés.

Ce n'étaient cependant pas les délices de la possession que les deux amants poursuivaient ; ce n'étaient

Cette énumération, dont le bien fondé apparaît à tous, serait trop longue à faire, bornons-nous à dire qu'un ordre du jour par lequel les électeurs présents s'engagent à faire tous leurs efforts pour faire triompher la candidature Delory au 19 juin, a été voté à l'unanimité.

On se sépare à dix heures et demie, aux cris de Vive le Parti ouvrier ! Vive la République sociale !

La Réunion privée de l'Alcazar

Les adversaires de la candidature Delory ne se vanteront pas de leur réunion d'hier, à l'Alcazar.

En effet, quelques-uns de nos amis étaient invités — par erreur, certainement — à cette petite soirée où on avait projeté de faire acclamer M. Fauchille ; mais Devernay, entr'autres, s'est chargé de relever les mensonges proferés par les nommés Gayet et Danchin, qui pour défendre leur collègue en avocasserie Fauchille, ne trouvaient rien de mieux que d'insulter les socialistes en général et Delory — absent — en particulier.

Après avoir parlé pour ne rien dire, ces Messieurs ont fait voter un ordre du jour où, naturellement, est voté par les 150 ou 200 auditeurs spécialement convoqués avec invitation (?) à ne pas manquer s'ils ne voulaient pas qu'il leur en coûte.

Mais à la contre-épreuve, une trentaine de mains se sont levées ; celles des camarades qui avaient mis le nez dans leurs déjections oratoires aux Gayet, Fauchille, Danchin, Brackets et Cie.

A bientôt, Messieurs, les insulteurs d'absents ; quel que vous fassiez, nous trouverons toujours, l'un ou l'autre, le moyen de venir dans vos réunions vous empêcher de mentir.

A M. DANCHIN

Nous sommes, paraît-il, dans le Parti socialiste, très mal élevés, très grossiers ; c'est du moins M. Danchin qui le dit.

Mais nous avons au moins le mérite — si nous le faisons grossièrement — de dire la vérité.

C'est ce que ne fait pas M. Danchin. Ce Monsieur, lors du procès de Wahagnies, quand Chesquièrre et moi avions été victimes d'un véritable guet-apens de la part de brutes payés pour nous assommer, s'était drapé dans sa robe d'avocat pour nous insulter, en plein tribunal.

Hier soir, cet individu probablement pour me pousser à une extrémité que je n'aurais jamais pas manqué de me faire payer quelques mois de prison — à ajouter aux deux mois que j'ai en réserve — m'a traité de chenapan.

Je ne considérerais cette épithète comme une insulte que si elle venait de quelqu'un qui en valait la peine ; mais je pourrais me dire que dans la circonstance que pour bien moi-même et pour le bien de ceux qui, grâce à la dégrèd d'éducation de ceux qui, en sont arrivés à revêtir une robe qu'ils salissent — et déshonorent.

M. Danchin, je me servais bien de mon pied pour vous l'appiquer où vous savez ; mais je crains de salir le bout de ma bottine.

G. DEVERNAY.

NOUVELLE CANDIDATURE

Le Progrès du Nord a publié hier la note suivante :

Le Comité républicain progressiste de la 10^e circonscription de Lille, qui a soutenu la candidature de M. Triboudeaux à la Chambre, dans sa réunion du 13 juin, a décidé de faire une démarche auprès de M. Basquin, ancien conseiller général du canton Nord-Est, pour lui demander de se porter de nouveau candidat, dans ce canton, le drapeau de la République.

M. Basquin, ayant décliné la proposition qui lui était faite, la candidature a été offerte à M. Eugène Dugardin, administrateur-gérant du Progrès du Nord, président du Centre des Ecoles laïques, vice-président de la Classe des Ecoles.

Nous apprenons d'autre part que la candidature de M. Eugène Dugardin est définitive.

RÉUNIONS PUBLIQUES

Aujourd'hui 16 juin, à 8 h. du soir à LILLE, réunion publique et contradictoire, estaminet de l'Opéon, rue Pierre-Légrand, au concours de G. FERRAND et G. DELORY, maire de Lille.

Le jeudi 16 juin à 8 h. du soir, à l'estaminet de l'Opéon, au concours de G. DELORY, avec le concours des citoyens G. DELORY, maire de Lille et V. RENARD.

Le vendredi 17 juin, à 8 h. du soir, à LILLE, estaminet du Grand St-Esprit, place des Beignaux, réunion par G. DELORY, maire de Lille, E. DELSALE, adjoint, et Maurice ALLARD, rédacteur à la Lanterne.

Le samedi 18 juin, à MONS-EN-BARROIS, café de la Mairie, à 8 h. du soir, réunion avec le concours des citoyens G. DELORY, maire de Lille, et Eugène FOURNIÈRE, député de l'Alsace, secrétaire du groupe socialiste de la Chambre.

Cette circonstance, jointe à la pauvreté des relations mondaines à Cayenne, avait lié les deux hommes assez intimement pour que la présence assidue de Robert chez le diplomate ne pût donner naissance à aucun soupçon malveillant.

Tout le monde comprenait ainsi facilement l'affection, impossible à dissimuler, de Carmen sans enfant, pour le fils de l'officier, qu'on supposait sans mère.

Aussi Marcel était-il le plus souvent à la maison de M. de Saint-Hyriex.

Carmen veillait à son éducation ; elle assistait parfois aux leçons que lui donnait un professeur du collège.

Elle avait voulu commencer à lui enseigner elle-même la musique, et les deux amants avaient maintes fois les yeux pleins de douces larmes, en regardant d'une amère mélancolie le visage de leur fils... de ce fils qui leur était interdit d'avouer.

AU CATEAU

CHARLES LEFEBVRE ANTI-SEMITES

M. Charles Lefebvre, fils, notre adversaire dans la présente campagne électorale, s'est déclaré depuis longtemps l'ennemi irréductible des juifs et des francs-maçons. Les histoires in vraisemblables et les contes à dormir debout rapportés avec succès dans son journal ont pu éblouir, mais chez les lecteurs sérieux et éclairés, elles n'ont provoqué qu'un franc éclat de bon rire.

Aujourd'hui, M. Lefebvre enfourche de nouveau le même cheval de bataille ; les plus élégantes fantaisies qu'il pourrait exécuter sur son dada favori ne sauraient lui attirer les suffrages des travailleurs ni des républicains, à quelque nuance qu'ils appartiennent.

En effet, l'antisémitisme de M. Lefebvre a deux défauts essentiels : celui de porter atteinte à l'union internationale des travailleurs ; celui de porter atteinte à la liberté de conscience.

Nous ne sommes pas de ceux qui estiment que l'émancipation des prolétaires doit être exclusivement française et qu'une muraille de Chine doit être élevée à nos frontières pour couper toutes relations fraternelles avec les autres peuples qui marchent cependant avec nous et qui comptent encore sur la France de 1792 pour les conduire à la libération prochaine et définitive.

Nous ne sommes pas non plus de ceux qui comptent sur la Providence ou l'Évangile pour sauver le monde, ni de ceux qui font dégénérer la question sociale en guerre de race et de religion.

Pour les vrais socialistes il n'y a pas d'exploiteurs que chez les juifs ; il y en a dans toutes les religions et dans toutes les nationalités et ce n'est que par l'expropriation pure et simple de la féodalité capitaliste toute entière, et la socialisation des moyens de production que la France socialiste lui aura arraché, que l'on mettra fin au banditisme social dont les antisémites rendent les juifs seuls responsables.

Il nous importe peu que les capitalistes juifs soient plus voleurs que les capitalistes catholiques, protestants ou musulmans ; il nous suffit qu'ils le soient tous pour mériter le sort que leur réserve la justice du peuple.

WINCKEL.

LIBERTÉ !

Savez-vous, camarades, où nous conduirait la politique des Morcrette, de Lefebvre et de Lefebvre et autres réactionnaires ?

A la Liberté, déclarent-ils dans leurs professions de foi.

A l'exercice complet, répondons-nous.

Et, comme il n'est pas dans nos habitudes de rien avancer que nous ne puissions prouver, voici notre raisonnement : Travaillerez des champs, des ateliers, des magasins, des usines, manuels et intellectuels, par ces temps de... prospérité positive pour les rentiers et les fortunes — mais absolument négative pour vous — vous êtes les seuls clients, vous n'avez plus pour tous biens que votre honnêteté et votre liberté de conscience et de vote.

Vous courez et déjà mis à une rude épreuve par le manque de travail et l'abaissement des salaires.

Vous honnêteté est salte chaque jour par les impôts, les calamités, les diffamations que la bourgeoisie et ses journaux répandent en tous lieux sur ceux d'entre vous qui osent briguer un mandat quelconque.

Vous liberté de conscience, on la viole toujours et partout en vous imposant, dans certains usines, des salaires dans lesquels vous vous soumettez à l'imposant, vous perdre votre pain quotidien. On vous poursuit dans vos croyances en vous amenant les uns contre les autres, catholiques contre francs-maçons, libéraux contre catholiques, etc.

Enfin, votre liberté de vote, vous la rappelez-vous seulement comment Morcrette vous a extorqué ses 14 voix de majorité sur notre ami Rassel ?

En mettant les indigents dans l'alternative de voter pour Morcrette ou d'être privés de pain, de nourriture, de fermer les usines si Rassel passait ; en imposant de force des bulletins Morcrette aux vieillards, aux illettrés ; en marquant d'un signe visible les bulletins du réactionnaire que vos patrons voulaient que vous missiez dans l'urne sous leur contrôle ; en créant des difficultés à ceux d'entre vous qui voulaient assister au dévouement pour en constater la sincérité ; enfin par mille moyens que la morale réprouve mais que votre Chambre réactionnaire admet.

Voilà le beau régime républicain de liberté que M. Charles Lefebvre vous propose.

tragiques, à la suite de la mort du pauvre Brisquet, cet envoi promis n'avait pu être fait.

Pourquoi donc baissaient-ils les yeux et sentaient-ils leur cœur troublé en pensant à la mort ?

Et pourquoi donc Carmen n'avait-elle jamais voulu céder aux entraînements de son amour, arrêtée par le souvenir de l'horreur causée jadis à sa sœur aimée par le récit de sa liaison coupable.

Vainement, en effet, emporté par la passion, Robert avait parfois essayé d'une possession plus complète.

Carmen restait mère, elle était amante par la tendresse et l'âme, mais, de fait, elle restait l'épouse fidèle qu'elle avait redevenue, comme si l'ombre dère de la morte la protégeait encore par delà le tombeau.

V

LA GUILLOTINE SÈCHE

Six mois s'étaient écoulés.

Un jour, la nécessité d'un rapport réclamé d'urgence par le Ministère de la Guerre, le capitaine Robert d'Alboize quitta Cayenne pour quelques mois et à pénétrer dans l'intérieur de la colonie.

Il fut entendu que le petit Marcel resterait auprès de Mme de Saint-Hyriex pendant l'absence de son père.

Cette absence ne devait pas être bien longue.

D'ailleurs, on est tellement accoutumé au danger, quand on habite un Ouyane, que c'est en souriant, quoique les vœux de Carmen fussent hu-

met qui a si bien réussi à M. Morcrette.

Si n'en voulez pas ! Vous donnerez votre confiance et vos voix à l'enfant du peuple, au défenseur des humbles, à votre camarade SIAUVE qui, lui, lutte sans cesse pour vous faire obtenir chaque jour un peu plus de VRAIE LIBERTÉ.

PATRIOTIQUE !

Si nos officiers faisaient comme lui, tous jetaient leurs uniformes aux ors pour aller se livrer au commerce, à l'industrie, à la banque, notre armée serait bien désorganisée, ces officiers feraient preuve d'un patriotisme bien douteux.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

aux troupes du petit commandant qui ne vous aurez pas payé à l'échec ?

Dites ! Est-ce là le sous-entendu de votre générosité si grassement affichée sur les colonnes de l'Avenir des Trois Cantons ?

GÉNÉREUSEMENT !!!

M. Lefebvre se dit le seul candidat qui puisse représenter votre canton « digne, efficace, et GÉNÉREUSEMENT ».

Digne est une insulte lancée au camarade SIAUVE dont le passé et la vie actuelle sont certainement aussi dignes que le passé et le présent du lieutenant d'artillerie millionnaire qui semble prendre le populisme pour une indigne valetaille.

Efficacement est un mensonge ; car SIAUVE, rompu aux affaires administratives par sa déjà longue carrière de publiciste, vous sera certainement aussi utile que le premier des banquiers venge, fuil même clercal et par cela même soutenu par l'administration réactionnaire dont nous a gratifiés Méline l'affameur.

Généreusement est un outrage, car l'électeur le plus humble, le plus pauvre, nomme des représentants pour gérer les intérêts généraux et non pour en solliciter une humble et amoné. Nous connaissons la générosité de certains candidats : elle est plus ou moins abondante suivant que l'on est plus ou moins rapporté du scrutin.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lefebvre n'a pas mis la Patrie en danger, nous savons que les collègues l'ont vu partir avec satisfaction ; que ses collègues ont dit que le départ de ce polytechnicien n'est produit au milieu de l'indifférence générale.

Si nous savons bien que la démission du lieutenant Lef